
Commentaire : Esclavage, une rationalisation économique de la domination ?

Alain Guery



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/227>

DOI : 10.4000/ccrh.227

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Alain Guery, « *Commentaire* : Esclavage, une rationalisation économique de la domination ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 34 | 2004, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/227> ; DOI : 10.4000/ccrh.227

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Commentaire : Esclavage, une rationalisation économique de la domination ?

Alain Guery

- 1 En désaccord avec les travaux les plus récents d'histoire économique de la Grèce antique à propos de l'esclavage, Raymond Descat appuie ses propres recherches sur ceux de Max Weber, qui lui semblent plus pertinents. Les premiers récusent une approche économique, en termes de profit au plan micro-économique, et d'efficacité au plan macro-économique, de l'esclavage, qu'utilise au contraire le second en s'appuyant sur le principe de sa rationalité, au sens de la rationalité économique. Ils lui préfèrent une approche plus sociale en termes de domination et de soumission. Dans son article, Raymond Descat ne dit mot d'un pendant de cette approche qui est pourtant omniprésent dans l'œuvre sociologique de Max Weber, et qui propose une analyse de la domination également fondée sur une rationalité qui pourrait bien être du même ordre, sinon s'exprimer en de mêmes termes. Toute l'œuvre de Max Weber est ainsi construite sur des cheminements historiques identiques, envisagés d'un même point de vue d'analyse, mais qui s'expriment dans les termes variés des différents domaines de la vie sociale envisagés. Il suffit de lire en parallèle sa *Sociologie du droit* (*Rechtssoziologie* rédigée vers 1911-1913, trad. française, Paris, PUF, 1986) et son *Histoire économique* (*Wirtschaftsgeschichte*, 1923, trad. française, Paris, Gallimard, 1991) pour s'en convaincre. Le problème posé par une approche, en termes wébériens, de rationalité, subdivisée en rationalité économique, rationalité juridique, rationalité sociale etc... renvoie donc l'historien à celui des catégories et des domaines plus ou moins nécessairement cloisonnés des sciences sociales. Indispensables boîtes à outils conceptuels les unes des autres, celles-ci peuvent-elles rendre compte de ce qui conditionne et anime la vie sociale dans le long terme de l'histoire ? L'histoire ne peut esquiver ni la question de l'émergence des catégories d'analyse permettant de penser les activités humaines au cours de l'histoire, ni celle de leur impact ou de leur utilisation par la suite, encore moins les dangers d'une projection de ces catégories dans les intentions des acteurs du temps, alors qu'ils ne les connaissaient pas. Tout le débat entre « primitivistes » et « modernistes » tourne autour

de tels problèmes, qui ne concernent pas – ou ne devraient pas concerner – que les historiens de l'Antiquité, ni plus particulièrement ceux de l'économie.

- 2 Max Weber, de ce point de vue a évolué, Raymond Descat le montre en comparant ses textes de 1896 et de 1909. Peut-être pourrions-nous aujourd'hui abandonner l'idée qu'une économie fondée sur la guerre est une économie « naturelle ». Rien ne prouve que la guerre soit inscrite dans la « nature » des hommes et des choses, ni que LE marché, une fois généralisé, nous en délivrera. Si l'histoire-bataille a, à peu près, livré l'essentiel de ses secrets, l'histoire du phénomène guerre reste à faire. L'opposition entre l'esclavage par achat et l'esclavage provenant de la violence armée est une opposition fautive. À moins d'admettre que devenir volontairement esclave puisse être un idéal, ou simplement un but, de la personne humaine, dont ne rendent compte que les expériences mises en valeur par les philosophes de l'excès ou les usages métaphoriques qu'en font certains psychanalystes, les faits historiques montrent que toujours et en toutes civilisations, l'esclavage est une violence faite à certains hommes, femmes et enfants, par leurs semblables. En fait, dans cette distinction économique de l'esclavage par achat et de l'esclavage par capture armée, un même phénomène est envisagé à deux moments distincts d'un même processus, dès lors qu'on se place au niveau de celui ou de celle qui est devenu esclave, niveau tout aussi intéressant du point de vue de la compréhension de l'esclavage comme phénomène d'histoire économique que celui de propriétaire d'esclaves privilégié par Max Weber et les historiens économistes « modernistes ». L'esclavage suppose la violence guerrière : qu'elle soit différée par la simple menace dans les sociétés tributaires n'y change rien. Qu'il permette une exploitation rationnelle et profitable – rationnelle parce que profitable selon cette analyse – déterminant de premières formes du capitalisme, n'annule en rien qu'il demeure une violence faite au même pour en faire un autre, inférieur. On peut regretter, dans l'analyse de l'esclavage en termes de rationalité économique, l'absence de variation des points de vue. C'est celui, seul, du « capitaliste » qui investit dans l'esclave qui détermine l'analyse, c'est de sa rationalité et de son profit qu'il agit. L'autre, l'esclave, chosifié par rationalisation économique, ne détermine pas un point de vue sur lequel pourrait être construite une analyse « rationnelle », si ce n'est celle de la servitude acceptée sinon volontaire, symétriquement opposée. Tout refus de sa condition le fait apparaître alors dans l'irrationnelle violence de sa révolte, dans un autre domaine de l'histoire, pour, enfin, en être le sujet.
- 3 Le texte de Raymond Descat reprend, à la suite de Max Weber, les catégories du marché et de capitalisme pour mieux situer la place déterminante de l'esclavage dans l'économie antique de la Grèce. Le marché est ici entendu au sens abstrait de la théorie économique, et non pas au sens plus étroit du marché physique et géographique. Il est intrinsèquement lié à un capitalisme, compris comme l'un des systèmes économiques de l'histoire, existant non pas en liaison avec une des périodes de l'histoire d'une civilisation qui l'exporterait en s'étendant, comme dans l'œuvre de Karl Marx, ou avec un maillage prenant peu à peu le monde dans ses filets, à partir des comptoirs de grands marchands internationaux, selon celle de Fernand Braudel, mais pouvant cohabiter avec n'importe quel autre type d'économie, ne serait-ce que marginalement ou même potentiellement. La mise en valeur du capital est un mode de comportement de tous les temps, dans toutes les civilisations, selon Max Weber. Le capitalisme a donc vocation à l'universel mais il n'est que forme, pouvant changer de contenu. L'esclave peut en fournir un. L'économie capitaliste n'est pas, à ce stade des travaux de Max Weber, déterminée par une morale,

d'origine religieuse ou non. Elle est même, au contraire, le résultat d'une appréhension purement économique qui exclut les hommes, du moins certains d'entre eux, du champ de la morale, quand il est possible, dans le long terme des habitudes prises justifiant les intérêts bien compris, de vendre hommes, femmes et enfants à la criée. Ainsi, Aristote le philosophe et Saint Augustin le théologien chrétien ont analysé l'esclavage tout en oubliant de le condamner, malgré le discours de la raison humaine et le message évangélique, dont, heureusement, d'autres, moins prestigieux, moins célèbres, se souviendront.

- 4 À la suite de Max Weber, les historiens économistes qui abordent, en tant que tels, l'esclavage, sortent, comme lui, de la dénonciation du phénomène pour pouvoir l'analyser et en donner une définition économiquement précise. De ce point de vue, la démarche de Raymond Descat est exemplaire et dans la mesure où sa communication s'arrête à celle-ci, la critique qui peut en être faite, surtout par un non spécialiste de l'Antiquité grecque, ne peut porter bien loin. Mais si, effectivement, l'esclavage est de longue portée économique et historique, ne peut-on tenter de dépasser tant la démarche d'inspiration wébérienne que l'opposition d'approches en termes de rentabilité économique et de domination sociale, qui ne peut que devenir, en une synthèse consécutive à tous ces travaux, que rentabilité économique *au prix* de la domination sociale ? L'historien économiste, alors, ayant chassé Karl Marx par la porte pour faire entrer Max Weber, verrait le premier rentrer par la fenêtre ouverte par le second ! L'intéressant dilemme méthodologique et philosophique en résultant devrait renvoyer au point de départ : quel statut accordons-nous à l'analyse économique au sein de la recherche historique. Appuyé sur d'autres approches, celles de la *cliometrics*, le problème s'est posé depuis la fin de la dernière guerre aux États-Unis, à propos de l'esclavage qui dominait l'économie productive des États du sud de ce pays. Les premiers, Alfred H. Conrad et John R. Meyer, deux économistes de Harvard, montrèrent que l'esclavage y avait été hautement profitable (« *The Economics of Slavery in the Antebellum South* », *Journal of Political Economy*, vol. LXVII, n° 2, avril 1958, p. 95-122). L'article était une réponse aux historiens expliquant que la guerre civile n'était pas indispensable compte tenu de l'incapacité de l'esclavage à générer du profit, du genre de vie des esclaves du sud, et de l'évolution prévisible de leur condition dans le cadre d'un « Deep South » hautement civilisé. Piqués au vif, de jeunes militants de la gauche radicale et antiraciste ont relevé le défi ; laissant de côté l'esprit éthique du problème, ils ont concentré leur recherche sur sa dimension économique. D'abord dans un rapport d'économistes (*The Economics of Slavery*, University of Chicago, Center of Mathematical Studies in Business and Economics, Report 6803, 1968), puis dans un livre fameux (*Time on the Cross : The Economics of American Negro Slavery*, Little, Brown, 1974), Robert W. Fogel et Stanley L. Engerman confirmèrent l'hypothèse de départ d'une rentabilité de l'esclavage.
- 5 La thèse et la méthode ont été discutées (voir Thomas L. Haskell, « Were Slaves More Efficient? Some Doubts About *Time on the Cross* », *The New York Review of Books*, September 19, 1974, p. 38-42). Les auteurs y sont revenus ensemble (Robert W. Fogel et Stanley L. Engerman, *Time on the Cross. Evidence and Methods - A supplement*, Little, Brown, 1974), puis, Robert Fogel seul (*Without Consent or Contract : The Rise and Fall of American Slavery*, Norton, 1989). De l'un à l'autre de ces ouvrages, la nécessité d'affirmer que l'esclavage est le mal par excellence apparaît, en un temps où l'économisme ambiant commençait à justifier tous les débordements possibles sur l'efficiency du travail humain voué au seul calcul de sa rentabilité économique et aux directives de la rationalité des

acteurs économiques, c'est-à-dire en fait des seuls propriétaires, d'entreprises ou d'actions. La suite nous est connue. La rationalité fondamentale, rationalité de toutes les rationalités possibles, ne détermine-t-elle pas une règle de principe qui veut que tous les existants ont une loi commune à leur existence ? Ce qui distingue les sciences dites exactes des sciences sociales est que cette loi commune est considérée comme fondant la rationalité par les premières, quand les lois morales, sociales, économiques, politiques ou juridiques s'en affranchissent en distinguant selon les acteurs sociaux, en fait, selon le pouvoir des acteurs sociaux. Ainsi, la « rationalité » économique du propriétaire d'esclave peut-elle s'accommoder, chez l'économiste, de la négation de l'existence du même comme même. La « rationalité » de l'esclave n'est plus seulement d'ordre économique, fondée sur son intérêt à obéir ; il en va de sa vie, de la pure négation de soi comme être humain, qui le retire du rôle d'acteur de la vie économique et sociale où pourtant, par son travail, il se trouve en tant que tel.

- 6 À moins d'admettre, comme Daniel Kahneman, psychologue de formation, mais co-Prix Nobel d'économie, que les hommes ne sont jamais, en aucun cas, « économiquement rationnels », il est probable que longtemps encore les spécialistes des diverses sciences sociales utiliseront diverses rationalités mécanistes et simplistes justifiant le comportement des acteurs de la vie sociale, même si elles sont une insulte à l'idéal de raison universelle qui fonde philosophiquement la civilisation. Tant est difficile, dans ces disciplines, la prise en compte de l'irrationnelle jouissance du pouvoir, dont toutes ces curieuses « rationalités » ne pourraient bien être que les seuls masques sociaux possibles, sinon acceptables.

AUTEUR

ALAIN GUERY

Historien. Directeur de recherche au CNRS. Centre de recherches historiques (EHESS / CNRS), Paris.